

LA CLASSE 1912 EN 1^{ERE} LIGNE DÈS AOÛT 14

MEYRIEUX, PERRET, PUIPIER, TARTAGLI

La classe 1912 est partie faire son service militaire en octobre 1913. Quand dix mois plus tard éclate la guerre, elle est donc apte à combattre. La plupart de ses hommes sont alors le plus vite possible envoyés aux frontières. Dans le précédent numéro, nous avons présenté Claudius Badoil, Joannès Bouteille, Marius Crozet, Joseph Lornage, Pierre Pinay et Raymond Pinay. Les quatre suivants d'aujourd'hui, s'ils sont revenus vivants, ont cependant tous été blessés, parfois plusieurs fois.

FRANCISQUE MEYRIEUX

D'après sa fiche Matricule (N° 926, p. 886).

Il est né à St-Symphorien/Coise le 30 mai 1892. Père : Antoine, 44 ans, domicilié rue des Tanneries qui décédera en 1898. Mère : Benoîte Cave, blanchisseuse, 36 ans. Présents à la déclaration : Antoine Dubanchet, fabricant de meubles, 53 ans et Louis Antoine Dubanchet, menuisier, 40 ans, cousins de l'enfant.

Francisque Meyrieux, menuisier, s'est marié à St Symphorien le 13 juin 1913 avec Claudine Florine Moreton, chapelière, née à Chazelles/Lyon le 18 septembre 1894, domiciliée à St-Symphorien. Ils avaient un enfant, Marthe Pierrette, née le 13 janvier 1913, qui fut légitimée par le mariage. Le 4 septembre, l'armée le classe « soutien indispensable de famille », mais il est tout de même incorporé le 10 octobre 1913 au 99^{ème} Régiment d'Infanterie de Lyon.

AU 9 - 9 DE LYON ET VIENNE

D'après son Historique, les trois Bataillons du « Neuf - Neuf » comme on l'appelait, dès le 6 août 1914, se rend en défilé à la gare des Brotteaux, entre une double haie de civils venus pour l'acclamer et lui jeter des fleurs. « Le Régiment chéri de la population lyonnaise ! rappelle l'Historique. Combien nombreux sont les Lyonnais qui ont accompli leur service militaire dans ses rangs et qui partent avec lui ! Et puis, chaque dimanche, avec quel plaisir n'allait-on pas entendre sa belle musique sous les marronniers de la place Bellecour. »

Après 24 heures de voyage, le régiment débarque à Epinal (Vosges). Il est envoyé vers la frontière. « Le 12 août,

précise l'Historique, pour la première fois, nous entendons le canon. Le 15 nous franchissons la frontière. » Mais rapidement, la troupe est ralentie par l'ennemi. Elle parvient cependant à Ste-Marie-aux-Mines, puis à Rothau où le 1^{er} Bataillon dont fait partie Meyrieux (1^{ère} Compagnie) « lutte jusqu'à la mort. » C'est l'heure du repli. La frontière est franchie dans l'autre sens, « les Allemands suivant nos arrière-gardes ». Ils entrent même à Saint Dié. Le 99 stationne à quelques kms au sud-ouest de la ville. Le 28, il tente en vain de reprendre la ville.

FRACTURE DU CUBITUS

Francisque Meyrieux est blessé d'un coup de feu à l'avant bras gauche (fracture du cubitus). Le régiment enregistre « 150 pertes » pour les 28, 29 et 30 août.

Meyrieux a dû être ramené à l'arrière pour se faire soigner. Sa blessure sera jugée suffisamment grave. Le 12 mars 1915, la commission de réforme de Vienne le propose « pour la réforme n° 1 (= « réformé définitif ») avec gratification renouvelable, 2^{ème} catégorie, vu la gêne de 20% pour diminution de la valeur fonctionnelle du membre supérieur gauche ». La demande sera accordée le 18 août 1915.

Après guerre, il passera à la classe de mobilisation de 1901, « comme père de cinq enfants vivants ». Sur la période 1913-1926, nous avons trouvé dans les registres des naissances de Saint-Symphorien, cinq Meyrieux : Marthe (13/1/1913), Lucie (14/3/1914), François (26/12/1922), Jean-Marie (30/7/1925) et Antoine (14/6/1926). Tous étaient-ils des enfants de Francisque ?

Francisque Meyrieux décédera à Pont de Beauvoisin le 10 octobre 1983.

suite p. 3

Suite de L'ALLOCUTION DU PRÉFET

flamme qui se révèle dans les épreuves ; d'une flamme discrète en temps de paix, et d'un éclat vif au coeur des ténèbres.

Chez **Raymond Basset**, peut-être cette flamme avait-elle été allumée par la mort de son père, dans les premiers combats de la Grande Guerre.

Sûrement a-t-elle grandi quand l'ennemi vint de nouveau menacer la France, et qu'il reçut, dans le baptême du feu, le nom par lequel il serait connu.

RAYMOND BASSET PREND LE NOM DE MARY

Ainsi le mécanicien devint saboteur, le sapeur-pompier se fit artificier, et **Raymond Basset** prit le nom de **Mary** : le nom de la ténacité, de la modestie et de l'audace.

Mary est le nom de la ténacité d'abord, car il n'est pas épargné par les épreuves. Tour à tour, il subit les interrogatoires de la Gestapo et les camps de Franco ; la violence et la prison ; les sévices et le bagne. Ni les uns, ni les autres n'entament son ardeur.

La ténacité de **Raymond Basset** tient tout à la fois de la volonté sans faille, de l'opiniâtreté farouche et de la franche résolution. Il gagne Londres, rejoint les Forces Françaises Libres, est par trois fois parachuté sur la France occupée.

Il connaît le terrain comme il connaît les hommes - et tout particulièrement ces Monts du Lyonnais, berceau de résistants, et cette commune de Saint-Symphorien-sur-Coise, terre de maquis. Mary n'agit pas seul.

SABOTAGES ET PARACHUTAGES

Il organise les sabotages, planifie les attaques, coordonne les opérations, jusqu'à la libération de Lyon. Il semble que partout où passe Mary, les convois explosent, les pylônes s'effondrent, les centrales sombrent dans les flammes.

Mary est aussi le nom de la modestie. De l'intense activité de ses jours et de ses nuits, des risques encourus, des pièges évités, des parachutages réceptionnés, des renseignements transmis et des plans mis à exécution, Mary rend compte dans ses rapports avec deux mots seulement : « objectif atteint », mais le plus souvent dépassé.

Mary est enfin le nom de l'audace. L'audace de celui qui, avec son ami d'enfance André Jarot,

suite p. 3